

Vida AZIMI

Directrice de recherche au CNRS-CERSA / Université Paris II



**LE LION ET LE SOLEIL (1887) D'ANTON TCHEKHOV¹ : UNE FARCE
ADMINISTRATIVE**

« *On prétend que la Légion d'honneur est un hochet. Eh bien, c'est avec des hochets que l'on mène les hommes* »

Napoléon Bonaparte, 1802

« *En France le deuil des convictions se porte en rouge et à la boutonnière* »

Jules Renard, à propos de la Légion d'honneur

1887 : Grande date pour les décorations. C'est l'année du scandale qui pousse Jules Grévy, quatrième président de la République (30 janvier 1879- 2 décembre 1887), à démissionner, suite aux révélations du trafic, contre argent, des décorations et médailles de la Légion d'honneur ainsi que des marchés publics, à partir d'un bureau de l'Elysée, par son gendre Daniel Wilson. Ce dernier a épousé Alice, la fille de Grévy, à la chapelle de l'Elysée, le 22 octobre 1881, avec pour témoins, deux références morales républicaines, Jules Ferry, président du Conseil, et Pierre Magnin, ministre des Finances. Né dans la richesse, Daniel Wilson a reçu un très gros héritage de son père, ingénieur anglais, qui devait sa fortune aux forges du Creusot et à l'éclairage au gaz de Paris. La succession de sa mère, issue d'une famille de magistrats et de parlementaires, lui fit réussir une carrière politique : il fut élu député,

¹ Anton Tchekhov, *Le Lion et Le Soleil* (1887), paru en 1887, dans *Novoe Vremmja* (*Temps nouveau*), sous le pseudonyme d'Anton Tchékhone, in : Tchekhov, *Nouvelles*, éd. Pochothèque/Le Livre de poche, Préface, Traduction et Notes de Vladimir Volkoff, L'Âge d'Homme, 1993, pour la traduction française, pp.380-384.

Quatre-vingt ans plus tard, un livre est publié sous le même titre : Mohammad Reza Pahlavi, Shah d'Iran, *Le Lion et Le Soleil. Entretiens avec Olivier Warin*, Stock, Paris, 1976.

siégeant à la gauche de l'Assemblée avec les partisans de Gambetta. Déjà, la République exemplaire ou délétère ?

Concordance des temps ou pur hasard, 1887 : Tchekhov écrit un conte incisif et drolatique sur cette *mania decorativa*, pathologie universelle bien connue, surtout des milieux administratifs. Tous les États, de par le monde, y cèdent et tous les fonctionnaires en sont atteints. Établis pour récompenser, décorations et ordres de chevalerie sont là, pour honorer « le chemin du pouvoir (qui) passe par les services rendus » (Bertrand de Jouvenel) ; il faut savoir s'attacher les hommes, en flattant leurs instincts les plus irrésistibles, au risque de la corruption, à force de ridicule. *Vanitas, vanitatis* ! La mécanique du rire tchékhovien, son « art minimal » (Vladimir Volkoff), opère à merveille. Que les décorations se portent avec componction, soit ! Qu'elles affichent les travers encore comiques des décorés, re-soit ! Qui ne se souvient des films de Louis de Funès où le personnage obséquieux à outrance mais savoureux à souhait, ne recule devant aucunes humilités ni humiliations, pour faire fleurir, en rouge, sa boutonnière ? Qui a oublié les vestes constamment rallongées des généraux soviétiques et autres héros de la patrie communiste, ou des présidents africains, où les flots de médailles vont jusqu'à faire disparaître l'étoffe ? Selon l'adage bien connu, « les linceuls n'ont pas de poche », ni boutonnière, pourrait-on ajouter. Rien n'y fait. Pour un serviteur de l'État, quoi de plus dégradant que d'être un « zéro-zéro » à la boutonnière, comme les petits employés « cendreaux » du Pétersbourg² d'autrefois ! Le genre *buffa* et la brièveté mordante de la nouvelle se prêtent au mieux à l'observation des mœurs administratives et les Russes y excellent³. Tchekhov, médecin et écrivain, se fait remarquer par son « action philanthropique » et se trouve décoré de l'ordre de Sainte-Anne⁴, troisième classe.

² Nicolas Gogol, *Nouvelles pétersbourgeoises*, in : *Nouvelles complètes*, éd. Gallimard/coll.Quarto, Paris, 2010, *Le Manteau*, p.720.

³ H. Delaveau, « Le Roman satirique et les mœurs administratives », (à propos de deux romans, *Mille âmes (Ticitcha Douche)* de l'écrivain Aleksey Pissemski (1821-1881), Pétersbourg, 1859 et *Le Monomane (Povrejdenni)* d'Alexandre Herzen(1812-1870), le père du socialisme russe, Londres, 1854), *Revue des Deux Mondes*, 2^e période, tome 25, 1860, pp.425-453. <http://revuedesdeuxmondes.fr/archives/article.php?code60430>.

⁴ L'ordre de Sainte-Anne (*Orden Sviatoï Anny*), distinction civile et militaire, a été fondé à Kiel en 1735 par Charles-Frédéric, duc de Holstein-Göttrop. Il a été réuni aux ordres russes, par le tsar Paul Ier en 1796. Il comporte trois classes, 3^e classe : chevalier). Sa devise est : *Amantibus, Justitiam, Pictitiam et Fidum* (« Amour, Justice, Piété et Fidélité »). L'ordre occupe la 5^e place dans la hiérarchie des ordres russes ; Le tsar en est le chef de file. Il était aussi accordé aux étrangers dont des Français : entre autres, Dominique

Comme l'écrit, plaisamment, Roger Grenier : « Il ne manque jamais de mettre sa décoration dans sa valise. Cela facilite les choses, quand on ouvre ses bagages à la douane⁵. » Mais revenons au *Lion et le Soleil*, récit burlesque, lui-même situé dans une Histoire générale, pour une fois, humoristique.

Une drôle d'Histoire

Au commencement était la patate ! Mais oui, si fait ! L'Ordre impérial du Lion et du Soleil (*Neshaneh Chir-o-Khorchid*) est une distinction honorifique perse de la dynastie Qajar (1794-1925) ; sous les Pahlavi (1925-1979), l'insigne est repris, en 1939, mais transformé en Ordre de Homayoun (en persan (*farsi*) : éminent, digne ; c'est aussi un prénom masculin).

-L'Ordre est créé en 1808 par Fath Ali Shah Qajar, pour honorer le Major-Général Sir John Malcolm⁶, qui avait offert, comme présent, à la Perse « la pomme de terre », à la manière d'un Parmentier en Orient. Il est composé de trois classes et attribué aux étrangers qui ont rendu de grands services au pays. A noter, les musulmans n'y ont pas droit. Parmi les personnalités européennes qui l'ont reçu : Napoléon III (grand-croix), Léopold Ier de Belgique (grand-croix), le baron Haussmann (1^{ère} classe, 1868). A partir de 1836, le ruban est bleu pour les souverains, et vert selon les classes. Les Russes en ont été très friands mais vers la fin des Qajars, en 1925, l'Ordre est démonétisé. En Russie surtout, il n'était guère difficile de l'obtenir. Responsables politiques et/ou administratifs, militaires et commerçants peuvent en acheter le brevet auprès du consul perse.

Le Lion et le Soleil forment l'emblème national de la Perse, représentant ses armoiries depuis 1576 (époque des Séfévides, 1501-1722, qui établirent l'Islam chiite duodécimain comme religion d'Etat) jusqu'à la révolution islamique en Iran, en 1979. Avant l'avènement de la République islamique, il se trouvait au milieu du drapeau iranien (voir l'image en haut de cet article). Il a été remplacé par une calligraphie stylisée du nom d'Allah. Sous le règne des Pahlavi, l'équivalent de la Croix-Rouge était « Le Lion et le Soleil rouge » (*Chir-o-Khorshideh sorkh*). Les Iraniens, même à ce jour, y vouent un vrai culte, comme symbole de l'Iran éternel. Ils ont pour habitude

Vivant-Denon, administrateur des musées ; Charles Andrieu, comédien au théâtre Michel de Pétersbourg ; Frédéric Kuhlmann, chercheur universitaire et industriel.

⁵ Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe. Impressions de Tchékhov*, éd. Gallimard/coll. « L'un et l'autre »/Folio, p.89.

⁶ Sir John Malcolm, *Sketches of Persia : From the journals of a traveller in the East*, 1828.

de s'adresser, surtout dans les comptines pour enfants, au Soleil, par le nom affectueux de « Madame le Soleil » (*khorchid khanoum* - en farsi, les mots n'ont pas de genre), qui n'est pas Madame Soleil.

-Le contexte politique du conte de Tchekhov est nettement moins amusant. Le XIXe siècle est marqué par des défaites persanes. La Perse et la Russie, deux empires, ayant ensemble de longues frontières⁷, se toisent, se respectent mais guerroient, à plusieurs reprises. C'est aussi l'ère des rivalités anglo-russes, chacun se disputant l'intérêt de se créer une zone d'influence en Perse. Une première guerre russo-persane se termine par le traité de Golestan en 1813. En 1825, sous la pression religieuse des mollahs qui boycottent la consommation du tabac (importé de Russie) par un fatwa, alors même que l'armée iranienne est très affaiblie, Fath Ali Shah Qajar envahit la Transcaucasie contre l'avis du prince héritier, le brillant et courageux Abbas Mirza. La guerre dure de 1826 à 1828. Elle s'achève par « le honteux » traité de Turkmanchai, du 21 février 1828, qui marque la débâcle persane et l'abandon aux Russes des territoires septentrionaux peuplés d'Arméniens (dans les khanat d'Erevan et de Nakhitchevan) et d'Azéris. Les Iraniens, pendant toute leur histoire ultérieure, se le rappellent comme un signe d'infamie et évoquent les « dix-sept villes perdues du Caucase ». Il faut se souvenir que ce traité était léonin, forçant la signature des Persans, menacés de voir Téhéran occupé par les Russes, avec un ultimatum de cinq jours, en cas de non conclusion. Il s'en suivit, en 1829, le saccage de la légation russe à Téhéran, où tout le personnel fut assassiné, en particulier le ministre plénipotentiaire, Alexandre Sergueïevitch Griboïedov⁸, grand écrivain, poète et dramaturge⁹. Face à l'expansionnisme russe en Asie centrale, la Perse,

⁷ Sous le dernier règne Pahlavi, tous les écoliers iraniens apprenaient que l'Iran avait une frontière commune de 2500 kilomètres avec son grand voisin du Nord, la Russie. Frontières héritées du XIXe siècle, remodelées à l'époque soviétique, enfin façonnées après la chute de l'URSS et la création des Etats indépendants du Caucase. On leur inculquait aussi que la Russie convoitait depuis toujours la Perse (puis l'Iran), pour avoir accès « aux eaux chaudes », autrement dit au Golfe Persique.

⁸ Le meurtre de l'écrivain a fait l'objet d'un roman historique de Iouri Tynianov, *La mort du Vazir Moukhtar* (-en farsi, ministre plénipotentiaire) (titre en russe : *Smiert Vazir-Moukhtara*), 1928, trad. Lily Denis, éd. Gallimard/coll. Littératures soviétiques, Paris, 1969. Voir aussi, Laurence Kelly, *Diplomacy and Murder in Tehran : Alexander Griboyedov and Imperial Russia's Mission to the Shah of Persia*, Tauris Parke Paperbacks, 2006. Faudrait-il croire, en pensant à la prise d'otages des diplomates américains en 1979, qu'il s'agit là d'une vieille coutume persane ?

⁹ Alexandre Sergueïevitch Griboïedov (Moscou, 4 janvier 1794- Téhéran 11 février 1829) est né dans une famille de petite noblesse. Il entre dans la fonction publique en

diminuée, signe avec la Russie le traité d'Akhal (en farsi : Akhel) du 21 décembre 1881, par lequel elle renonce au Khawrazm (en Ouzbékistan¹⁰).

Funeste ironie du destin ! Griboïedov avait été décoré de l'Ordre du Lion et du Soleil, pour le rôle important qu'il avait joué en faveur de la Perse, durant la guerre turco-perse de 1821-1823.

Heureuse et/ou malheureuse, l'Histoire est souvent facétieuse. A prendre, de préférence, pour ne pas pleurer, *cum grano salis*.

Une histoire drôle

Selon la formule consacrée, attribuée tantôt à Dostoïevski tantôt à Tourgueniev, « Nous sommes tous sortis du *Manteau* de Gogol ».

-C'est par Gogol qu'il nous faut commencer pour saisir cette « fièvre » des décorations qui saisit le *tchinovnik*, le fonctionnaire russe, obsédé par le *tchin*, le grade, dont la Table des rangs, créée par l'Oukaze de Pierre Ier, le 13 janvier 1722, comportant quatorze degrés, du chancelier (1er) au greffier de collègue (14e), établit le seul horizon de vie. La tchinomanie, maladie proprement russe a été bien diagnostiquée : « Le *Tchinn*, écrit Adolphe de Custine, est une nation enrégimentée (...). Il résulte d'une semblable organisation une fièvre d'envie tellement violente, une tension constante des esprits vers l'ambition (...)»¹¹. Cinquante ans plus tard, Anatole Leroy-Beaulieu renchérit : « *Le Russe (...) brûle d'envie de se lier avec quiconque lui est supérieur, ne fût-ce d'un grade* »¹². Le théâtre de Gogol est une grande scène où l'on voit le *tchinovnik*, se prosterner, s'humilier, jusqu'à l'absence de toute dignité, mais toujours provoquant l'hilarité. Une de ses comédies inachevées, s'appelle : *Le*

1817, est affecté comme secrétaire de légation russe en Perse. Grâce à sa connaissance du farsi, il mène les pourparlers qui aboutissent au traité de Tukmanchaï. Il repart en Perse, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il doit sa notoriété littéraire à une comédie en vers, écrite en 1821-1822, *Le Malheur d'avoir trop d'esprit*, satire de la noblesse russe. La pièce est interdite par la censure même si ses copies commencent à circuler. Sa première représentation publique se fait, à titre posthume, en 1831. Griboïedov est enterré à Tiflis (Tiblissi), car sa femme était la fille de son ami géorgien, le prince Alexandre Chavchavadzé. Le Canal Griboïedov, à Saint-Pétersbourg, est un des endroits les plus romantiques de la capitale impériale.

¹⁰ A Samarkand, plusieurs mosquées et medressas portent sur leur façade, des mosaïques où figurent le Lion et le Soleil.

¹¹ Adolphe de Custine, *La Russie en 1839*, éd. Solin, Paris, tome 1, p.411-414.

¹² Antoine Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars et les Russes*, Hachette, 1881-1889, rééd. Laffont/coll. Bouquins, Paris, 1991, p.527-531. C'est moi qui souligne.

*Saint-Vladimir de troisième classe*¹³. Dans *La Matinée d'un haut fonctionnaire* (1836), Gogol montre comment on l'obtient dans la réalité. Le dialogue savoureux, où pointe une rage envieuse, entre Alexandre Ivanovitch et Ivan Pétrovitch, se passe de commentaire :

« Alexandre Ivanovitch : *Vous avez sué sang et eau, on peut le dire, donc, pour votre promotion.*

« Ivan Pétrovitch (après un soupir) : *Absolument, oui, sang et eau. Mais que voulez-vous, c'est mon caractère. Qu'est-ce que je serais en ce moment si je démarchais moi-même ? Je n'aurais plus de place pour une médaille sur ma poitrine. Pourtant, que voulez-vous ? Je ne peux pas. Je ferais des allusions, comme ça, par la tangente, je lancerais des équivoques, mais le dire directement, demander quelque chose pour moi...non, ça je ne peux pas ! J'en connais d'autres qui gagnent à tous les coups...Mais, moi, c'est mon caractère : je peux m'abaisser tant et plus, mais pas jusqu'à l'infamie ! (Après un soupir) Moi, en ce moment, je ne voudrais qu'une seule chose –recevoir une décoration au cou. Non pas que ça m'occupe tant que ça, mais juste pour qu'on voie l'attention de ma hiérarchie à mon égard. Je vous demanderai, mon très excellent Alexandre Ivanovitch, et donc, à l'occasion, en passant, ça de soi, de faire allusion à M. le ministre, comme quoi, n'est-ce pas, dans le service de Barsoukov, l'ordre qu'il y a, c'est un ordre comme on en voit quasiment plus, ou quelque chose de ce genre-là.*

« Alexandre Ivanovitch : *Avec le plus grand plaisir, si l'occasion...*

« Alexandre Ivanovitch (dans le vestibule en jetant sa pelisse sur les épaules) *Je ne supporte pas les gens de cette espèce. Il se tourne les pouces, il ne fait que s'engraisser, et il fait semblant d'être ci ou ça, ce qu'il demande une décoration ! Et il l'aura, le gremlin ! il l'aura ! ce genre de gens, ils réussissent toujours. Et moi ? moi j'ai cinq ans de plus que lui dans le service et toujours rien. Quelle sale physionomie ! Et il joue les cœurs tendres : non, il n'en voudrait pas, c'est juste pour montrer l'attention de la hiérarchie. Et il me demande encore de parler pour lui ! Je te le rendrai, le service d'ami, tu peux courir pour ta décoration !*

¹³ Nicolas Gogol, *Théâtre complet*, trad. du russe et présenté par André Markowicz, éd. Babel, Actes Sud, 2006, p.405-418. L'Ordre impérial de Saint Vladimir, (en souvenir du grand-prince de Kiev Vladimir 1^{er}, canonisé par l'Eglise orthodoxe et fondateur de la Russie chrétienne), a été fondé le 4 octobre 1782 par Catherine II. C'est une distinction destinée aux militaires et aux fonctionnaires. Il comporte quatre classes et confère de plein droit à son récipiendaire la noblesse héréditaire. Il disparaît en 1917.

tu peux courir ! (Il se frappe plusieurs fois la paume avec le poing pour confirmer, et il s'en va) *FIN*¹⁴.

Il n'y a pas que le dialogue, il y a aussi le soliloque qui révèle la bassesse du fonctionnaire russe dans son désir d'ascension et de décoration et de méchante émulation. Dans *Le Procès*, Prolétov, secrétaire en chef du sénat, lit *L'Abeille du Nord*, « incapable d'arrêter un hoquet », tant il étouffe devant les nouvelles. Il commente à haute voix et « pousse un cri » : « *Krakhmanov s'est fait décorer ! hein ? Pétrouchka Krakhmanov ! Il n'était pas plus haut que* (il montre du geste) *ça, je l'ai placé comme cadet à l'école, hein ?* (Il continue et pousse un cri, les yeux écarquillés). *Comment, comment ? Quand même pas Bourdioukov ? Mais, si, Pavel Péetrovitch Bourdioukov, il est promu ! ça alors ? non mais ? un corrompu, deux affaires en justice sur le dos (...); il a pillé le Trésor, le bonhomme le plus épouvantable qu'on puisse imaginer, - non mais ? Et tout le monde le prend pour un homme des plus sages ! Crapule ! (...)* Oh, mais je te connais, va jeter de la poudre aux yeux aux autres (...). *Moi, on m'a dit des choses sur toi. Quelle guigne, n'empêche, d'avoir jeté un œil sur le journal, on lit –le cafard, la poisse* ». Son domestique ayant emporté le journal, Prolétov, inconsolable, ressasse encore et encore son ressentiment : « *Ce Bourdioukov, n'empêche ! En voilà un, en deux temps trois mouvements, que j'enverrais au Kamtchatka. (...); ça oui, la saloperie que je te ferais, je te ferais cracher ton râtelier. Et ces lèvres, qu'il a ! un vrai bœuf, la canaille* »¹⁵.

Tchékhov marche sur les traces de Gogol. Sa *Mort d'un fonctionnaire* (1883), publié sous le pseudonyme d'Anton Tchékhone, est déjà un chef d'œuvre de férocité moqueuse. Trois pages, seulement, mais quelles pages, suintantes de la terreur de la hiérarchie qui habite le fonctionnaire russe. C'est l'histoire d'Ivan Dmitritch Tcherniakov (en français, *ver de terre-ov*), qui éternue à l'opéra, giclant ainsi sur le crâne chauve d'un homme, deux rangs devant lui, en qui il reconnaît le «petit vieux », « le général civil, Brizjalov, des Ponts et chaussées ». Ce n'est pourtant pas son chef. N'empêche qu'il passe son temps à s'excuser pour « avoir arrosé » l'éminent personnage, lui donnant « Excusez, Vos'Essellence », par ci, par là, jusqu'à l'importuner ce soir et le jour d'après. Le général, excédé, le met à la porte. Alors,

¹⁴ Nicolas Gogol, *Théâtre complet*, op.cit. p.352-355. C'est moi qui souligne.

¹⁵ Nicolas Gogol, *Théâtre complet*, op. cit. , p.367-358. Fragment écrit durant l'automne 1839, créé au théâtre le 27 septembre 1844. C'est moi qui souligne.

« une rupture se fit dans le ventre de Tcherniakov ». Il « se traîna machinalement jusqu'à la maison, se coucha sur le divan sans ôter son uniforme...et mourut »¹⁶.

-*Le Lion et le Soleil*, méconnu, est l'occasion pour un Monsieur Nol (zéro en russe) de faire le fol devant un haut dignitaire persan.

« Dans une des villes disposées de ce côté-ci de la chaîne de l'Oural, se répandit une rumeur : quelques jours plus tôt un dignitaire persan nommé Rahat-Helam, (en farsi : celui qui a une plume aisée) était arrivé en ville et était descendu à l'Hôtel du Japon ». Les habitants ignorèrent l'événement qui ne perturba ni leur vie ni leur sommeil. « Ce ne fut que le maire, Stéphane Ivanovitch Koutsyne qui, ayant été mis au courant de l'arrivée de l'Oriental par le secrétaire de la mairie », en fut troublé. Il dîna et « réfléchit » et « réfléchit ». « L'arrivée du noble Persan l'intriguait fort. Il lui semblait que le destin lui-même lui avait envoyé ce Rahat-Helam et qu'un moment propice était enfin arrivé pour qu'il pût réaliser son rêve le plus cher. » Koutsyne avait trois médailles, la croix de Stanislas¹⁷ de troisième classe, l'insigne de la Croix-Rouge et l'insigne de la « Société de sauvetage nautique »¹⁸ ; non content de ces récompenses, « en outre, il s'était confectionné une breloque (un fusil et une guitare entrecroisés), et cette breloque, passée dans une boutonnière de tunique, ressemblait de loin à quelque chose de remarquable et passait fort bien pour une décoration ». Il est vrai que « plus on a de décorations et de médailles, plus on en veut ». Et « le maire souhaitait depuis longtemps obtenir l'ordre persan du Lion et du Soleil, il le souhaitait ardemment, comme un fou ». De plus, il savait que le mérite n'était pas nécessaire pour l'avoir. « Il ne fallait qu'une occasion »¹⁹. Il était urgent de saisir cette incroyable opportunité. Il se revêtit donc de tous ses ornements et se rendit à l'hôtel du Persan. « Le destin lui était favorable ». Il le retrouve dans sa chambre, seul. C'était un « asiate gigantesque au long nez de bécassine, aux yeux saillants », il portait « un fez ». De drôles de présentations se firent :

¹⁶ Tchekhov, *Nouvelles*, op. cit. , p.58-60.

¹⁷ L'Ordre de Saint Stanislas est un ordre honorifique polonais, puis russe, créé en 1765 par le roi Stanislas Auguste Poniatowski, devenu après, une distinction russe. Il disparut en 1917. Néanmoins, le gouvernement provisoire russe continua, pour un temps, de le décerner, dans une version un peu modifiée. Il compte trois classes et honore les mérites civils et militaires, avec pour devise : « *Premiando incitat* ». Il occupe la sixième place dans la hiérarchie des ordres russes. Des ingénieurs et des techniciens français l'ont reçu, à titre de mission remplie en Russie.

¹⁸ Sous le régime soviétique, a existé une décoration semblable, *la Médaille de sauvetage nautique*, 16 février 1957.

¹⁹ *Le Lion et Le Soleil*, op.cit. , p.380-381. C'est moi qui souligne.

« -Je vous prie d'excuser le dérangement, commença Koutsyne en souriant. J'ai l'honneur de me présenter : citoyen honoraire héréditaire Stépane Ivanovitch Koutsyne, décoré, maire du lieu. Je tiens à devoir honorer en la personne, si j'ose dire, de votre personne le représentant d'un Etat voisin et ami ». Tout cela dit avec aisance, sans penser aux détestables relations perso-russes. Mais quand on veut avec ardeur, on trouve toutes les audaces et on ose toutes les contre-vérités. « Le Persan (...) bredouilla quelque chose en très mauvais français. » Koutsyne continua : « Les frontières de la Perse touchent étroitement aux régions limitrophes de notre vaste patrie. C'est pourquoi des sympathies réciproques m'amènent à vous exprimer, pour ainsi dire, ma solidarité ». Le Persan « bredouilla encore quelque chose dans sa langue inexpressive (sic) ». Koutsyne, tout aussi ignorant des langues étrangères, utilisa tous les mots qu'il connaissait, dans un sabir époustouflant : « *Je suis le maire (...); C'est-à-dire lord-maire, municipalité... Voui ? Comprendre ?* » Il aurait pu se trouver un interprète, mais l'affaire était délicate et il risquait des sarcasmes publics. Il montra « un tableau pendant au mur et portant un titre : Ville de Venise. Il se désigna lui-même du doigt, puis montra la mer, puis la ville ce qui, d'après lui, formait une phrase complète : 'Je suis le maire de la ville' ». Le Persan ne comprit rien mais acquiesça, en souriant : - *Très bienne, moussiou, très bienne* ». Le maire l'invita ainsi : « - *Comprendre ? Voui ? Comme lord-maire et municipalité, je vous propose de faire un petit promenade...Comprendre ? Promenade...* ». Koutsyne montra le tableau de Venise et « imita deux jambes qui marchent ». Rahat-Helam, le regard fixé sur la poitrine de Koutsyne et ses médailles, avait compris à qui il avait à faire et ce que signifiait « promenade ». Le « promenade » fut l'occasion de quelques riches agapes, « d'après la tradition russe », « purée, entrecôte...champagne, le reste...Comprendre ? », puis du « dos d'esturgeon séché », particulièrement apprécié (et le caviar donc ??). Le Persan se régala, buvait et mangeait avec appétit, répétant : « Bienne. Très Bienne ». Koutsyne, grisé par cette rencontre portait des toasts : « *Buvons à la grandeur de la Perse !* », « *Nous autres Russes, nous aimons les Persans. Nous n'avons pas la même religion, mais des intérêts communs, des sympathies pour ainsi dire mutuelles...le progrès...les marchés de l'Asie. Des conquêtes pour ainsi dire pacifiques...* » Pour ainsi dire, c'est bien le mot ! Les habitants de la localité virent leur maire accompagner le noble Persan, d'hôtel à hôtel, repus et frétilant. Il lui avait montré un portail de pierre sculpté de lions, puis avait visé de son index le soleil, puis sa poitrine. « En signe d'assentiment », le Persan « hocha la tête ».

Le lendemain, toute la ville riait du maire. Le secrétaire de la mairie lui apprit : « *Les Persans ont un usage : si vous recevez un noble visiteur, vous devez lui égorger un mouton de votre main* ». Et l'on s'acharna sur le maire. « Un peu plus tard, on a apporté un pli par la poste ». Il contenait « une caricature » : « Rahat-Helam devant lequel se tenait à genoux, le maire lui-même, qui disait les mains étendues :

*« De nos pays amis pour respecter le ton
A vous servir en tout le devoir me condamne.
Je m'égorgerais bien en guise de mouton,
Sauf, hélas que je suis un âne. »*

Le maire s'en trouva marri. Mais l'attrait du Persan se trouvait plus fort. Il l'invita à nouveau, lui offrit des repas somptueux, lui fit visiter la ville et surtout la porte aux lions, visa le soleil et sa poitrine. C'est en personne qu'il raccompagna le Persan, à la gare. « Lorsque le train s'ébranla, il cria : Saluez la Perse de notre part. Dites-lui que nous l'aimons ».

Rahat-Helam ne fut pas ingrat. Il devint *Rahat-Nechan* (en farsi : celui qui a la décoration légère). Mais à quoi bon ? « Un an et quatre mois s'écoulèrent. Il gelait ferme –trente-cinq degrés à peu près- et la bise soufflait à vous transpercer. Stéphane Ivanytch déambulait dans la rue, sa pelisse déboutonnée, et il enrageait de ne rencontrer personne si bien que personne ne pouvait voir sur sa poitrine le Lion et le Soleil. » Il marcha longuement, attrapa froid et perdit le sommeil. La nuit porta conseil et espérance: « Il avait du vague à l'âme, il ressentait des brûlures et son cœur battait avec angoisse. *Maintenant il désirait l'ordre serbe de Takova²⁰, il le désirait passionnément, douloureusement.*»²¹ *Amor decoris, furor decoris²², quand tu nous tiens !!*

²⁰ L'Ordre de Takovo (et non Takova) a été institué en 1865 par le Prince Michel, et complété en 1878 par le Prince Milan III, pour récompenser les services rendus à la cause de l'Indépendance et de l'Emancipation de la Serbie. Il a cinq classes. Ruban liséré blanc et bleu pour les civils, ruban rouge pour les militaires

²¹ *Le Lion et le Soleil*, op.cit. , p.381-384. C'est moi qui souligne.

²² Amour bien vivant dans la Russie tsariste, sous l'Empire communiste, et aujourd'hui dans la Fédération de Russie. Cette dernière n'a pas vraiment supprimé les distinctions soviétiques, encore portées par les militaires de haut rang (notamment l'ordre de Staline). Elle a, de surcroît, officialisé certains ordres des Romanov. Dès sa création en 1991, la Fédération de Russie s'occupa –toutes affaires cessantes ?- des statuts des récompenses d'Etat (décision du Soviet Suprême de la Fédération de Russie du 20 mars 1992, ratifiée par décret présidentiel n°442 du 2 mars 1994). Des modifications eurent lieu en 2010 et 2011. Cf. Anne de Chefdebien et Nicolas Botta-Kouznietzoff,

« Récompenses d'Etat de la Fédération de Russie », Illkirch-France, *SAMNLHOC*, coll. « Numéro spécial n°1 », 2014, 46 pages. Anne de Chefdebien est conservateur au Musée de la Légion d'honneur à Paris. Elle est l'auteur de plusieurs travaux sur la Légion d'honneur et sur l'Ordre du Mérite.